



Charlotte, Angletine, Catherine...

Le journal comme instrument de socialisation à l'ère des salons

Charlotte, Angletine, Catherine...: The diary as a socialization tool in the era of salons

Danièle Tosato-Rigo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/10568>

DOI : 10.4000/clio.10568

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2012

Pagination : 191-200

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Danièle Tosato-Rigo, « Charlotte, Angletine, Catherine... », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 35 | 2012, mis en ligne le 01 mai 2014, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/10568> ; DOI : 10.4000/clio.10568

Document

Charlotte, Angletine, Catherine... : le journal comme instrument de socialisation à l'ère des salons

Danièle TOSATO-RIGO

Journal commencé le 1^{er} novembre 1781

- Le 1^{er} novembre* La famille Plantamour est venue passer le jour ici.
- Le 2 novembre* Elle est partie pour Begnins après avoir reçu deux lettres qui disaient que Madame Jalabert était très mal.
- Le 3 novembre* Mr. De Crousaz de Saxe est arrivé.
- Le 4* Maman n'a pas été bien portante et j'ai écrit à ma tante de Villars.
- Lundi 5* Mr. Plantamour le père et Théodore ont dîné ici et on a commencé à casser les noix.
- Mardi 6* Mr. Plantamour a soupé ici.
- Mercredi 7* On a lu une fort jolie comédie et reçu des nouvelles de Mme Jalabert qui est toujours de même.
- Jeudi 8* Monsieur Rieux a passé le jour et soupé ici. On dit que Linguet est mort.

Angletine Charrière de Sévery a onze ans lorsqu'elle rédige ces lignes. Dès la cinquième entrée, un canevas est adopté qui ne variera guère

au cours des quarante ans de son activité de diariste¹ : une mention accompagne chaque jour de la semaine, marqué d'une date. Ces notes concernent essentiellement les allées et venues de la maisonnée ainsi que les visites reçues. Y figurent même les jours dépourvus de faits notables : « Lundi 24 [décembre] Il n'est rien arrivé ». La santé d'un entourage à géométrie variable y occupe, sitôt menacée, une place importante. Régulièrement mentionnée, la pratique de la purge fait office de talisman. Dans la multitude de noms cités – notables locaux ou hôtes étrangers qui se pressent dans une ville de Lausanne très cosmopolite – seul le passage incognito du fils de Catherine II et de son épouse arrachent à la jeune fille un peu plus de détails :

Le 4 septembre, le Comte du Nord fils de l'Empereur [*sic*] de Russie qui voyage est arrivé à Lausanne à 9 heures du soir, Maman est allée chez Mlle d'Aubonne pour les voir débarquer au Lion d'Or [= auberge], elle est allée le soir à la porte de leur chambre les voir souper, Papa m'est venu chercher et m'y a menée, le Comte est fort laid, il ressemble à Louis de Nassau. La Comtesse est de la plus éclatante blancheur, assez grosse et belle.

Née à Lausanne le 21 novembre 1770, Angletine est la fille de Salomon Charrière, noble vaudois qui fut gouverneur des princes de Hesse-Cassel et conseiller du landgrave Guillaume II, et de Catherine Charrière de Sévery, née de Chandieu, tante de Benjamin Constant et parente par mariage de l'écrivaine Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen). On peut affirmer sans hésitation que l'enfant reçut, sinon le don, du moins la tradition de l'écriture de soi pratiquement au berceau. Les petits contes rédigés par son précepteur Hestermann pour l'exercer à la lecture et ses cahiers d'étude témoignent du soin apporté à son éducation.

Difficilement assimilable, même à l'âge adulte, à une production littéraire, ou à la littérisation de l'écriture du for privé récemment étudiée dans les correspondances de femmes lettrées², le journal d'Angletine n'entre pas aisément dans les genres généralement

¹ Soit entre 1781 et 1827, avec quelques lacunes (1782, 1786, 1788, 1820 et 1824). Son journal est conservé aux Archives cantonales vaudoises, Chavannes-près-Renens (désormais abrégé ACV), sous la cote P Charrière Ci 33-34.

² Voir notamment Diaz 1998 : 133-150.

attribués à l'écriture ordinaire féminine³. Il est fort éloigné du journal spirituel, dont la bernoise Henriette Stettler-Herport fournit un exemple éloquent⁴, ou de l'examen de conscience, qui conduit les genevoises Junie Odier et Christine Romilly à évaluer à dix-huit ans, pour l'une, la distance qui la sépare de Dieu, et, pour l'autre, l'utilité de ses faits et gestes⁵. Il n'a rien d'un journal de voyage, tel celui tenu à l'âge de quatorze ans par la cousine d'Angletine, Rosalie de Constant. Il ne se révèle pas davantage un lieu d'expression du sentiment personnel, comme le sont les journaux rédigés à dix-sept ans par Albertine de Saussure ou Germaine Necker⁶. Il n'a pas la densité descriptive de celui d'Amélie Odier, auquel il sert d'abord à exercer sa plume, entre treize et quatorze ans⁷. Enfin, il ne s'agit pas, *stricto sensu*, d'un journal éducatif⁸.

³ L'écriture journalière féminine sous l'Ancien Régime n'ayant pas encore fait l'objet d'une monographie, à notre connaissance, on se reportera pour une réflexion d'ensemble sur les genres et les fonctionnalités du journal aux synthèses d'A. Girard, G. Gusdorf, Ph. Lejeune & C. Bogaert et F. Simonet-Tenant.

⁴ Fille d'un membre du Grand Conseil bernois, Henriette Stettler a huit ans lorsqu'elle commence son journal. À l'âge d'Angletine, elle note : « [7.04.1748] Comme c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance, et que je viens d'entrer dans ma onzième année, je rends grâce au Seigneur de m'avoir conservé en bonne santé jusqu'en ce jour, ainsi je le prie de m'accorder toujours de plus en plus son Saint Esprit, ainsi soit-il ». Elle tiendra jusqu'en 1789 une comptabilité scrupuleuse de son comportement, à l'aide d'un système de points. Bibliothèque de la Bourgeoisie de Berne, FA Stettler 12/1, p. 199. Cf. Schnegg 2004. Sur les journaux spirituels, particulièrement étudiés dans le cas anglais, cf. Rippl 1998, ainsi que Botonaki 2004.

⁵ Pour les journaux d'Amélie et Junie Odier, et de Christine Romilly, cf. Michaëlis 1997.

⁶ Le journal d'Albertine de Saussure adolescente est la suite du journal de voyage qu'elle a commencé dès l'âge de dix ans sur le conseil de son père, à l'occasion d'un déplacement en France. Cf. de Mestral Combremont 1946 ; des extraits en ont été publiés par Trembley 1939 : n°8, p. 26-45, n°9, p. 32-52 et n°10. Le journal de Germaine Necker a été publié par Simone Balayé et commenté par Jean Starobinski dans les *Cahiers staliens* (1980).

⁷ Sur le journal d'Amélie Odier, voir Renevey-Fry 1997 : 45-48.

⁸ Pour les journaux éducatifs, nous renvoyons à la thèse de doctorat en cours de Sylvie Moret Petrini. Cf. Moret Petrini 2010 : 296-301.

Le diaire de la jeune Angletine entre dans la catégorie du « journal externe », pour reprendre la formule de Georges Gusdorf et d'Alain Girard⁹. Outre qu'il parle davantage des autres que de soi, il revêt, comme nous souhaitons le montrer, une fonction d'instrument de socialisation. Sans remplacer, certes, le contact avec les autres, l'écriture a valeur d'expérience dans le processus par lequel la jeune femme trouve sa place dans la société, la haute société où l'idéal féminin prédominant est celui de la maîtresse de maison réunissant sous le signe de l'harmonie hommes de lettres, hôtes de marque et amis choisis dans l'espace domestique. Si cette dimension n'épuise pas la polysémie du texte, ni les divers usages que la scriptrice adulte attribuera ultérieurement à un manuscrit qui évolue avec elle, elle n'en est pas moins prédominante à ses débuts. Son analyse permet de renvoyer aux pratiques sociales de l'écrit du for privé, et à celles des journaux de jeunes filles, dont Philippe Lejeune relevait il y a une vingtaine d'années déjà qu'elles se seraient développées plus tôt en Suisse romande qu'en France¹⁰.

Les riches archives de la famille Charrière de Sévery, dont les descendants ont extrait au début du XX^e siècle un panorama en deux volumes de la vie en société dans le Pays de Vaud au temps des Lumières¹¹, laissent apparaître, autour du journal d'Angletine, une chaîne féminine d'écriture journalière. Elle commence avec une parente d'Angletine, Charlotte de Buren. Cette dernière a laissé un fragment de journal rédigé au château familial de l'Isle, à peu près au même âge, dans lequel elle notait en date du 21 mars 1737 : « Il arriva au matin un homme qu'on reconnut être un déserteur, le même jour nous avons eu Mesdames D'Aubort et de Vernand ». Et le 6 avril : « Monsieur Daillens est venu dîner ici qui a amené Messieurs de Mex et de Bournens ». Dans le même cahier, la mère d'Angletine, Catherine Charrière de Sévery, inaugura son propre « Journal de ce

⁹ Gusdorf 1990 ; Girard 1963.

¹⁰ Lejeune 1993 : 31.

¹¹ Charrière de Sévery 1978 [1911-1912]. Pierre Morren a procédé de même pour la vie de société lausannoise avec le journal du lieutenant baillival Jean-Henri Polier de Vernand, intéressant à comparer avec ceux de Catherine et d'Angletine : Morren 1970.

qui s'est passé à l'Isle »¹². La transmission du journal d'une cousine à l'autre est couchée sur le papier : « Le 12 [décembre 1750] ma tante de Villars m'a donné ce petit livre ». Dans ses premières pages, de janvier 1751, Catherine écrivait :

Le 3 janvier Nous avons appris la maladie de Monsieur de Vufflens.

Le 4 Nous avons appris sa mort.

Le 6 Mr. Tissot est venu ici.

Le 13 Lacour a amené les chevaux de mon oncle de Chandieu.

Le 14 Mes tantes sont allées à Grancy.

De l'univers propre aux filles de leur âge, force est de constater qu'il ne filtre pas grand chose dans ces lignes. « Mercredi 21 [novembre 1781] j'ai eu onze ans, note Angletine, et Mr Plantamour m'a donné un étui vert fort joli ». Trente ans plus tôt, sa mère écrivait : « le 3 février, je suis entrée dans ma onzième année, ma mère m'a donné du turin [= sorte de gâteau] pour faire la fête ». La suite du propos est intéressante. Elle traduit la portée pédagogique attribuée par ses éducatrices au journal de Catherine, à moins qu'il ne s'agisse d'un retour sur elle-même de la jeune scriptrice, à la faveur de son jour anniversaire :

Ma chère mère et mes chères tantes, qui songent toujours à mon bonheur, m'ont recommandé dans ce jour de prendre garde à mon humeur et d'être plus douce parce que, faisant cela, j'espère que le Bon Dieu me donnera sa bénédiction, amen !

C'est donc à l'instar de sa mère et sur le modèle du journal maternel, voire – faute de sources, on en est réduit aux hypothèses – sous le contrôle de Catherine, qu'Angletine Charrière de Sévery prend la plume, pour enregistrer les principaux événements liés à la sociabilité familiale. Dans son énumération journalière, elle distingue diverses « sociétés » (« notre société », « ma société », « sa société » en parlant de sa mère), les visites de son père (lorsqu'il dîne, soupe à l'extérieur ou se rend au « cercle »), parfois accompagné de son frère, ainsi que celles de sa mère. La jeune fille n'omet pas de signaler quand « il n'y a

¹² Catherine tient un journal jusqu'en 1793, avec de longues périodes d'interruption (entre 1755 et 1768, 1775-1780, notices très fragmentaires entre 1780 et 1786). Peut-être des manuscrits se sont-ils perdus. ACV P Charrière Ci 9-14. Cf. Lanz 2009.

point de société » (6.10.1782). Le tournus des assemblées, organisées à tour de rôle par les femmes de l'aristocratique « Rue de Bourg » lausannoise, pourrait être reconstitué sur la base de son journal. Dans la « société » d'Angletine, qui se déplace de même, les petites filles s'exercent déjà, chez les unes et chez les autres, à jouer de petites comédies, préfiguration du théâtre de société qui anime les salons. Aux bals pour adultes correspondent des bals pour les enfants.

En filigrane au journal, se dresse le calendrier d'une sociabilité mi-mondaine mi-lettrée sur le modèle des salons parisiens auscultés par Antoine Lilti¹³. Toute la palette des signes de distinction y apparaît : dîners, soupers (petits ou grands), promenades, parties de campagne, pique-niques et jeux divers, y compris les « bureaux d'esprit ». S'y ajoutent des éléments de la vie seigneuriale, auxquels Angletine est associée, telle la perception des redevances féodales (« on a fait les censures ») ou la cérémonie d'installation du représentant du souverain bernois en province, le bailli. Il convient de souligner que le journal ne constitue guère une source pour l'étude de telles pratiques : il n'en est qu'une sorte d'instance d'enregistrement.

Bien plus que sur elle-même ou sur tout autre élément, l'attention d'Angletine se focalise sur la figure maternelle. Même lorsque Mme Charrière de Sévery marque un court répit dans son agenda, la diariste veille. « Maman ne sortit pas », note-t-elle, par exemple le 27 février 1782. Ce qui constituait plutôt l'exception que la règle, comme l'illustre la seconde semaine de janvier :

<i>Lundi 7 janvier</i> [1782]	Maman soupa chez M ^{me} de Plantamour. L'hiver a été très beau et très avancé : il y a eu de très beaux temps.
<i>Mardi 8</i>	Maman soupa à Beaulieu.
<i>Mercredi 9</i>	Il y eut un grand souper ici.
<i>Jendredi 10</i>	Maman fut à sa société.
<i>Vendredi 11</i>	Il n'est rien arrivé.
<i>Samedi 12</i>	Betty et Franchette passèrent le jour ici.
<i>Dimanche 13</i>	Nous n'allâmes pas à notre société qui était chez Mme Ostervald.

¹³ Lilti 2005. Voir également Goodman 1999 et Viguerie 2007.

Entre treize et dix-sept ans, le style d'Angletine s'étoffe et l'on assiste, par le biais de l'écriture, à la mise en place d'une instance de jugement. S'installe également le binôme amusement/ennui, baromètre de la sociabilité. La jeune fille commence à reconnaître ses pairs.

Judi 5 juin 1783 Ce fut les Promotions [à l'Académie de Lausanne] où j'allai avec ma Tante Pauline, mon frère et M^{me} de Crousaz. Le professeur Chavannes fit le discours. Il y eut une belle musique. J'étais à côté des D^{lles} Bailly. J'allai chez M^{lle} de Corsy passer le jour avec Henriette et les trois D^{lles}, nous jouâmes [...], il y eut un goûter immense, je m'amusai beaucoup.

Vendredi 6 juin J'allai avec les mêmes personnes que jeudi chez M^{me} de La Chaux. [...] Nous fîmes les mêmes choses que chez M^{me} de Corsy, je m'amusai davantage.

Lundi 1^{er} janvier 1787 Nous avons eu les Saint-Cierge à la maison, la mère de très mauvaise humeur, M^{me} de Saussure très parée, M^{me} Trevor, un souper peu animé, après souper un joli proverbe, comme M. Deyverdun, qui devait lire un prologue s'en alla sans le lire parce qu'il était malade, le proverbe fut suivi d'une très jolie scène [...] tirée de Marivaux fort bien jouée à laquelle nous ne nous attendions pas, quoique nous nous attendissions à quelque chose.

Mardi 16 Nous ne sommes pas sortis. C'était le bal de la Redoute [= salle de danse], assez fade, peu nombreux, assez de racaille à grandes chaînes de montres, peu de ce qu'on appelle gens comme il faut.

À travers cette pratique scripturaire où le « nous » prime incontestablement sur le « je », nourrie par l'examen du comportement maternel, Angletine s'approprie plusieurs règles essentielles de la vie en société. À commencer par la soumission à son rythme effréné. Puis sa dynamique d'inclusion-exclusion. Réseaux non stables, les diverses sociétés dont mère et fille sont parties prenantes se négocient en permanence. Angletine apprend à refuser et à être refusée, sans rien en oublier. Par sa quotidienneté, le journal soutient l'indispensable exercice d'observation. Comment a-t-on été accueilli ? A-t-on fini par s'amuser après « avoir été froidement » en compagnie (4.02.1787) ; a-t-on été retenu « fort honnêtement », alors qu'on faisait mine de s'en aller (23.01.1787) ? Qui a fait quel choix

vestimentaire (M^{me} de Polier de Loys « en Pierrot rayé bleu et noir à la dernière mode », 22.01.1787) ? Dans la gradation des appréciations, du bal « assez fade », à celui qui fut « assez joli », et dans toutes les nuances que peut prendre l'ennui (un peu, beaucoup, à mort ou « comme un cochon », 30.06.1789), un horizon d'attentes, rarement atteint, se dessine. Au terme de sa période d'initiation, Angletine s'est aussi approprié des expressions utilisées par sa mère. Comme elle, la jeune fille enregistre un état personnel agréable par la formule « été bien » (« fort bien » ou « parfaitement bien », 21.11.1789), ce mimétisme se produisant au moment même, et la coïncidence mérite d'être soulignée, où sa mère perd sa place prépondérante dans le journal. La jeune fille a alors dix-neuf ans.

Le diaire d'Angletine jalonne le rôle social attendu d'une jeune fille noble. Ses sentiments plus intimes, elle les confie à sa correspondance. Si la tenue d'un journal à l'adolescence n'est pas en Suisse, au XVIII^e siècle, l'apanage des filles, l'accent mis sur la socialisation pourrait l'être davantage. À la fois étroitement surveillées et mises sur le devant de la scène avec l'éclosion de salons à la sociabilité mixte, régie par les normes de civilité, il leur faut bien quelques années pour en apprendre les règles non écrites et se forger une conduite dans le monde. Le journal leur apprend aussi à en rendre très exactement compte. Dans un domaine tout autre que la gestion économique – volet traditionnellement masculin (sauf à être veuve) – qu'on pourrait appeler, sans craindre le néologisme, la « gestion sociale » de la maison, une telle pratique de l'écrit n'est finalement pas si éloignée du livre de raison.

Bibliographie

- BALAYÉ Simone (éd.), 1980, « Madame de Staël, 'Mon journal' », *Cahiers staëliens* 28, p. 55-79.
- BOTONAKI Effie, 2004, *Seventeenth century English women's autobiographical writings: disclosing enclosures*, Lampeter, Edwin Mellen Press, coll. « Studies in British Literature » 88.
- CHARRIÈRE DE SÉVERY William & Clara de, 1911-1912, *La vie de société dans le Pays de Vaud à la fin du dix-huitième siècle. Salomon et Catherine de Charrière de Sévery et leurs amis*, Lausanne, Georges Bridel, 2 vols (Rééd. Genève, Slatkine, 1978).

- DIAZ Brigitte, 1998, « Les femmes à l'école des lettres. La lettre et l'éducation des femmes au XVIII^e siècle », in *L'Épistolaire, un genre féminin ?*, études réunies et présentées par Christine PLANTÉ, Paris, Honoré Champion Éditeur, p. 133-150.
- FERRONE Vincenzo & Daniel ROCHE (dir.), 1999, *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard.
- GIRARD Alain, 1963, *Le journal intime*, Paris, PUF.
- GOODMAN Dena, 1999, « Sociabilité », in Vincenzo FERRONE & Daniel ROCHE (dir.), *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, p. 251-257.
- GUSDORF Georges, 1990, *Lignes de vie. Les écritures du moi*, Paris, Odile Jacob.
- HACKE Daniela (hrsg.), 2004, *Frauen in der Stadt: Selbstzeugnisse des 16.-18. Jahrhunderts*, Ostfildern, Thorbecke.
- LANZ Anne-Marie, 2009, *Dans le fleuve de l'oubli : journal de Catherine Charrière de Sévery*, Maryland, UMI Research Press.
- LEJEUNE Philippe, 1993, *Lucile Desmoulins, Journal 1788-1793*, Paris, Éditions des Cendres.
- LEJEUNE Philippe & Catherine BOGAERT, 2003, *Un journal à soi, histoire d'une pratique*, Paris, Les Éditions Textuel.
- LILTI Antoine, 2005, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard.
- MESTRAL COMBREMONT Julie de, 1946, *Albertine Necker de Saussure (1766-1841)*, Lausanne, Payot.
- MICHAËLIS Juliette, 1997, « L'usage du monde et une chambre à soi », in Chantal RENEVEY-FRY (dir.), *En attendant le prince charmant. L'éducation des jeunes filles à Genève, 1740-1970*, Genève, Service de la recherche en éducation, Musée d'ethnographie, p. 37-58.
- MORET PETRINI Sylvie, 2010, « Expérimenter la tenue d'un journal 'éducatif'. M^{lle} Wittel et le journal de Cécile Constant », *Revue suisse d'Art et d'Archéologie*, 67/4, p. 296-301.
- MORREN Pierre, 1970, *La vie lausannoise au XVIII^e siècle d'après Jean-Henri Polier de Vermand, lieutenant baillival*, Genève, Labor et Fides.
- PLANTÉ Christine (études réunies et présentées par), 1998, *L'Épistolaire, un genre féminin ?*, Paris, Honoré Champion Éditeur.
- RENEVEY-FRY (dir.), 1997, *En attendant le prince charmant. L'éducation des jeunes filles à Genève, 1740-1970*, Genève, Service de la recherche en éducation, Musée d'ethnographie.
- RIPPL Gabriele, 1998, *Lebenstexte: Literarische Selbststilisierung englischer Frauen in der frühen Neuzeit*, Munich, Wilhelm Fink Verlag.

- SCHNEGG Brigitte, 2004, « Tagebuchschreiben als Technik des Selbst : das 'Journal de mes actions' der Bernerin Henriette Stettler-Herport (1738-1805) », in Daniela HACKE (hrsg.), *Frauen in der Stadt: Selbstzeugnisse des 16.-18. Jahrhunderts*, Ostfildern, Thorbecke, p. 103-130.
- SIMONET-TENANT Françoise, 1990, *Le journal intime, genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Hatier.
- STAROBINSKI Jean, 1980, « Le journal de Mademoiselle Necker : réflexion et passion », *Cahiers stäéliens*, 28, p. 25-32.
- TOSATO-RIGO Danièle, 2010, « Pratiques de l'écrit et histoire par la marge. Autour des 'egodocuments' en Suisse romande au XVIII^e siècle », *Revue suisse d'Art et d'Archéologie*, 67/4, p. 259-268.
- TREMBLEY Émilie, 1939, « Journal inédit d'Albertine de Saussure », *Le mois suisse*, 1, n°8, p. 26-45, n°9, p. 32-52 et n°10.
- VIGUERIE Jean de, 2007, *Filles des Lumières. Femmes et sociétés d'esprit à Paris au XVIII^e siècle*, Bouère, Dominique Martin Morin.